

*Les différentes dimensions du quartier : entre territoire politique, territoire vécu et territoire représenté.*

Communication présentée à l'occasion du 3<sup>ème</sup> Colloque de la relève intitulé  
*Les nouveaux enjeux urbains, une question d'échelle : du quartier à la région*  
11 et 12 mai 2006

**Sandra Breux**

Candidate au doctorat en Sciences Géographiques, co-direction en Science Politique

Département de Géographie, Université Laval

sandra.breux@ucs.inrs.ca

## **Introduction : le quartier en questions**

La notion de quartier est une notion ancienne, dont la pertinence, est encore de nos jours très largement débattue. Selon Paulet, « il est impossible d'analyser le quartier sans le replacer dans les discussions qui ont opposé -et qui opposent- les spécialistes de la ville » (2000 :112). De plus, l'acception du quartier dépend également de la discipline et du contexte dans lesquels on se situe. L'exposition des travaux majeurs réalisés sur le quartier permet de saisir la complexité qu'une telle notion recouvre et son évolution. Plus précisément, quatre tendances majeures peuvent être relevées.

Premièrement, l'école de Chicago, et plus précisément les travaux de Park, a interprété le quartier comme un «quartier-milieu» d'une région naturelle et morale (Grafmeyer & Joseph, 2004 :15). Par la suite la notion de «village-urbain» a été développée notamment grâce aux travaux de Young et Willmott (1957). L'objet d'étude de ces auteurs concernait « les effets des mesures de relogement sur la famille ouvrière ainsi que sur la vie des communautés » (1957 :18). Ces auteurs ont mis en évidence la présence de forts liens de parenté qui unissaient les habitants, faisant du quartier une communauté. Deuxièmement, les années 1960 et 1970 ont vu naître les premières remises en question de la pertinence de la notion de quartier (Ledrut, 1979). Selon Ledrut (1979), l'absence de problématisation du quartier est un écueil à la pertinence de cette notion. On reproche en effet aux premiers travaux de superposer les notions de quartier et de communauté (Noschis, 1984 :42).

Enfin, aujourd'hui, deux tendances générales se dessinent quand il s'agit de définir le quartier. Pour certains, le quartier en tant que référent spatial n'existe plus (Ascher, 1998). Plus précisément, « les relations sociales de voisinage et les activités de proximité perdent de leur importance, écartelées entre l'échelle du logement et celle de la ville » (Ascher, 1998 :183), rendant obsolète la notion de quartier. Pour d'autres, le quartier constitue un point d'ancrage substantiel du mode de vie urbain des habitants (Authier, 2002 :89). En accord avec cette approche, un certain nombre d'auteurs font du quartier l'échelle idéale de conceptualisation des politiques publiques (Dansereau & Germain, 2002 ; Goetz, 2000).

Cette tendance est particulièrement forte au Québec où l'on insiste sur l'idée de proximité rattachée à ce territoire : « on mise sur les vertus de la proximité et les politiques sociales se sont recentrées sur le quartier pour tirer parti des ressources de solidarité que génère la communauté locale » (Dansereau & Germain, 2002 :12). Plus encore, une forme d'institutionnalisation du quartier s'installe, notamment par l'intermédiaire de mécanismes de participation, visant à faire de ce territoire un territoire significatif pour l'individu. Cette institutionnalisation est d'ailleurs visible dans le domaine de la participation publique où la

multiplication de mécanismes de participation crée de nouveaux territoires de référence. La Ville de Québec constitue un exemple de ce processus avec l'instauration de conseils de quartier depuis une dizaine d'années.

Ce phénomène pose toutefois la question de savoir si cette institutionnalisation a atteint les objectifs visés. Plus précisément, le quartier constitue-t-il aujourd'hui un territoire de référence pour l'individu ? Le quartier est-il un espace vécu ? Détient-il un sens politique pour l'individu ? Les taux de participation aux instances participatives du quartier laissent penser que cette signification politique est relativement faible aux yeux de l'individu. En effet, l'étude de la participation à ces mécanismes met en évidence la faiblesse et l'absence de représentativité de la participation (Bherer, 2005). De plus, selon Debarbieux & Vanier (2002), il existe aujourd'hui un décalage entre le territoire pratiqué de l'individu et le territoire politique, si bien que les territoires politiques définis perdent de leur sens pour le citoyen. La question se pose donc de savoir dans quelle mesure le quartier est un territoire qui « fait sens » pour l'individu.

### **Le quartier, un défi méthodologique**

S'interroger sur le sens que revêt un territoire pour l'individu revient à questionner le rapport que celui-ci entretient avec une entité territoriale spécifique. Le rapport que l'individu entretient avec son milieu de vie, généralement appelé territorialité (Di Méo, 2003), peut être compris comme l'ensemble de ce que l'individu vit quotidiennement. Plus spécifiquement, ce rapport est constitué de représentations mentales, images individuelles et collectives basées sur des pratiques, des repères, des symboles et l'expérience individuelle du sujet dont elles émanent.

Les représentations territoriales se définissent généralement comme des « création(s) sociale(s) ou individuelle(s) de schémas pertinents du réel dans le cadre d'une idéologie ; elle(s) consiste(nt) soit à évoquer des objets en leur absence soit lorsqu'elle(s) double(nt) la perception en leur présence, à compléter la connaissance perceptive en se référant à d'autres objets non actuellement perçus » (Bailly, 1995 :373). Éphémères et changeantes, les représentations territoriales révèlent les valeurs et comportements des individus (Bailly, 1995). De plus, les représentations mentales orientent les comportements des individus et forment les rapports sociaux (Moscovici, 1961). L'analyse des représentations territoriales que l'individu a de son quartier permet de comprendre le sens et la signification politique et territoriale que l'individu a de son quartier. Les représentations territoriales sont donc susceptibles d'expliquer une partie des pratiques de l'individu, des pratiques tant territoriales que politiques. Interroger les représentations territoriales des individus constitue également

un moyen de contourner le défi méthodologique que pose la définition du quartier, en mettant le doigt sur la dimension subjective du quartier. Selon Noschis, « le quartier est une réalité dans la mesure où il assouvit l'imaginaire dans des lieux précis » (1984 :45). Cette conception est d'autant plus intéressante que penser les représentations revient à identifier l'imaginaire territorial et politique relié à un espace de vie spécifique.

Dans le cadre de notre réflexion, deux dimensions des représentations sont retenues. La façon dont l'individu nomme son milieu de vie constitue le premier indicateur. La nomination permet l'expression de la réalité du milieu de vie et de son sens dans la vie quotidienne de l'individu. De plus, la nomination exprime le degré d'appropriation et de connaissance que l'individu a de ce même milieu (Mondada, 2000 :172). La dénomination territoriale reflète le sens accordé par l'individu à son environnement (Debarbieux, 1989) et c'est un moyen de savoir si le nom donné à l'espace vécu par l'individu revêt un sens, voire un sens politique. L'appréhension de l'espace de vie peut également se faire à travers l'identification des sentiments qui y sont rattachés. Cela constitue notre second indicateur. À ce titre, le fait d'aimer ou de ne pas aimer son quartier -et l'analyse des raisons à l'origine de tels sentiments- est une façon de savoir comment l'individu se sent dans ce quartier tout en interrogeant l'intensité de son sentiment d'appartenance (Gumuchian, 1989 ; Fourmand, 2003). Dans notre cas, le fait d'aimer ou de ne pas aimer son quartier permet de saisir la réalité du territoire appréhendé et le jugement que l'individu porte sur son milieu quotidien.

Pour saisir ces deux dimensions des représentations, l'entretien semi-compréhensif (Mondada, 2000) et la carte mentale (Gould & White, 1984) sont utilisés. Plus précisément, deux questions sont posées lors de l'entretien :1- Décrivez-moi votre quartier; 2- Aimez-vous votre quartier ? Pour quelles raisons ? Les réponses vont être mises en lien avec la forme et le contenu de la carte mentale. L'échantillon retenu se compose de personnes engagées différemment dans la vie de la cité: un groupe est en lien avec l'institutionnalisation du quartier (les membres des conseils d'administration des quartiers(CQ)), un autre ne l'est pas (les bénévoles en loisirs (BL)). Les résultats que nous présentons sont les résultats préliminaires d'une enquête plus vaste menée dans le cadre de notre thèse de doctorat et dont l'objectif principal vise à saisir l'influence des représentations territoriales sur la détermination du comportement politique individuel à l'échelle locale. Dans le cadre de cette présente réflexion, les résultats sont issus d'une enquête menée à l'automne 2005 et l'hiver 2006 dans la ville de Québec auprès d'un échantillon de 30 personnes. Cette analyse permet de savoir si le quartier -tel qu'il est institutionnalisé- est un territoire qui a du sens pour des personnes dont on ignore le lieu d'implication (BL) d'une part et pour celles qui s'impliquent dans cette institutionnalisation d'autre part (CQ).

### **Le quartier : entre imaginaire territorial et imaginaire politique**

Les personnes interrogées établissent une description détaillée du quartier, riche en informations. La nomination diverge selon le type d'engagement. Les membres des CQ parlent de leurs quartiers, en distinguant cette échelle des autres échelles territoriales. La référence à la Ville de Québec est fréquente. Elle intervient dans la description du quartier dans la moitié des entretiens, à titre de comparaison. *A contrario*, les BL décrivent de façon diverse leurs quartiers. Une multitude de termes apparaissent : arrondissements, anciennes villes, paroisses etc. Le quartier est plus rarement nommé.

Ces réponses soulignent l'impact très divergent de l'institutionnalisation d'un territoire. Les CQ, en raison de leur fonction, sont amenés à connaître et à se déplacer dans le quartier. De plus, il convient de mentionner que le conseil de quartier a pour objectif -entre autres- d'institutionnaliser le quartier (Bherer, 2003). Les CQ sont ainsi les agents de cette institutionnalisation: le quartier est alors une notion qui a du sens pour eux. C'est un territoire politique qui correspond en réalité à un territoire vécu, et que l'on se représente comme tel. Concernant les BL, la réalité de l'institutionnalisation est toute autre. Les BL font du bénévolat dans un organisme qu'ils choisissent et le territoire d'implication n'est pas réellement choisi. Bien souvent, les territoires sont à l'extérieur du quartier, ce qui induit généralement une connaissance moins précise du quartier. Pour eux, le quartier n'est pas un territoire d'engagement, ni un territoire vécu. L'analyse des cartes mentales conduit à des résultats semblables. Les dessins réalisés par les CQ témoignent d'un territoire borné et très détaillé (en termes de territoires pratiqués notamment). À l'inverse, les BL ont réalisé des dessins beaucoup plus épurés, représentant parfois la ville en son entier, parfois même sans mentionner de lieux pratiqués.

À la question *Aimez-vous votre quartier ?*, les réponses sont très différentes selon la nature de l'engagement. De façon générale, les CQ revendiquent leur attachement au quartier de façon plus forte que les BL. Du côté des membres des CQ, les sentiments rattachés au quartier sont des sentiments très forts. D'autres expriment leur attachement, en soulignant qu'ils ne souhaitent pas le quitter ou qu'ils représentent pour eux une forme d'investissement. Du côté des BL, les réponses sont beaucoup plus mitigées généralement monosyllabiques. D'autres affichent leur désamour du quartier ou encore ne donnent des réponses ni affirmatives ni négatives. L'analyse des raisons expliquant la nature des sentiments liés au quartier éclaire ces réponses. Les membres des CQ aiment leur quartier en raison des particularités et de l'identité du quartier. De façon systématique, les BL rattachent les sentiments liés à leur milieu de vie au fait d'y être installé depuis longtemps ou au fait d'y être nés.

L'analyse des cartes mentales souligne clairement que le quartier ne détient aucun sens pour le bénévole en loisir : le dessin est dénué de toute forme de vie humaine, les lieux représentés ne sont pas identifiés. *A contrario*, le membre du conseil de quartier perçoit son quartier comme un lieu vivant, agréable à vivre, doté d'une identité propre. Ces deux représentations sont liées à la nature de l'engagement sur la scène locale. Le bénévole en loisirs exerce son activité en dehors de son quartier, à l'inverse du membre du conseil de quartier.

## **Conclusion**

L'exposition des résultats de notre enquête souligne que le quartier revêt un sens bien différent selon le type d'engagement individuel. L'institutionnalisation du quartier semble fonctionner pour les personnes qui s'investissent en son sein, contrairement aux personnes qui s'investissent à l'extérieur de leur milieu de vie. Ces différences semblent en réalité reposer sur un choix, celui d'habiter (Lévy, 1994). En effet, de façon systématique, les BL rattachent les sentiments liés à leur milieu de vie au fait d'y être installés depuis longtemps ou au fait d'y être nés. En réalité, on peut penser que pour les membres des CQ, le choix d'habitat se fait en fonction de valeurs géographiques, comme celles du bien-être et de la qualité de vie (Berdoulay, 1995) alors que les valeurs des BL s'expriment plus en termes de nécessité d'habiter. Les entretiens soulignent que les BL ont appris à aimer leur quartier et que l'attachement à ce milieu de vie est dû au fait d'y résider depuis longtemps. Visiblement, il y a une certaine nécessité du fait d'habiter chez les BL, non un véritable choix du lieu d'habitat. Au contraire, les entretiens réalisés auprès des CQ montrent clairement que leur lieu d'habitat relève d'un choix. Par conséquent, on peut penser que le choix d'habitat, qui repose sur un imaginaire territorial spécifique (Lefebvre, 1972), induit indirectement la façon de « vivre » un territoire, mais plus encore le potentiel de réussite d'une forme d'institutionnalisation du quartier, de territorialisation d'une politique voire même le choix de l'engagement politique à l'échelle individuelle.

## Bibliographie

ASCHER, François (1998) La fin des quartiers. Dans Nicole Haumont (dir.) *L'urbain dans tous ses états : faire, vivre et dire la ville*. Paris, L'Harmattan. Pages 183 à 201.

AUTHIER, Jean-Yves (2002) Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens. *Espaces et Sociétés*. No 108-109. Pages 88 à 131.

BAILLY, Antoine (1995) Les représentations en géographie. Dans Antoine Bailly, Robert Ferras & Denise Pumain (dir.) *Encyclopédie de géographie*. Paris, Economica. Pages 369-381.

BERDOULAY, Vincent (1995) Les valeurs géographiques. Dans Antoine Bailly, Robert Ferras & Denise Pumain (dir.) *Encyclopédie de géographie*. Paris, Economica. Pages 383-399.

BHERER, Laurence (2003) *Une lecture institutionnaliste du phénomène participatif. La politique consultative de la Ville de Québec*. Thèse de doctorat. Université Montesquieu de Bordeaux IV, Institut d'études politiques de Bordeaux, Décembre 2003.

BHERER, Laurence (2005) Les promesses ambiguës de la démocratie participative. *Éthique publique*. Vol.7.no 1. Printemps 2005. Pages 82 à 91.

DANSEREAU, Francine et GERMAIN, Annick (2000) Fin ou renaissance des quartiers ? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique. *Espaces et sociétés*. No 108-109. Pages 11 à 26.

DEBARBIEUX, Bernard & VANIER, Martin, dir. (2002) *Ces territoires qui se dessinent*. Paris, Éditions de l'Aube. Datar.

DEBARBIEUX, Bernard (1989) Représentation de la haute montagne et nomination du territoire. Dans Yves, André ; Antoine, Bailly ; Robert, Ferras ; Jean-Paul, Guérin et Hervé, Gumuchian. *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école*. Paris, Anthropos. Pages 95 à 109.

DI MÉO, Guy (2003) Territorialité. Dans Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie*. Paris, Belin. Page 919.

GRAFMEYER, Yves & JOSEPH, Isaac (2004) *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Éditions du Champ urbain.

GOETZ, Edward G (2000) The politics of poverty deconcentration and housing demolition. *Journal of Urban Affairs*. Vol.22, Number 2. Pages 157 à 173.

GOULD, Peter and WHITE, Rodney (1984) *Cartes mentales*. Fribourg, Éditions universitaires.

GUMUCHIAN, Hervé (1989) « Les représentations en géographie : définitions, méthodes et outils ». Dans Yves, André ; Antoine, Bailly ; Robert, Ferras ; Jean-Paul, Guérin et Hervé, Gumuchian. *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école*. Paris, Anthropos. Pages 29 à 43.

FOURMAND, Anne (2003) Cartes mentales et représentations spatiales des adolescents de Garges-lès-Gonesse. *Annales de Géographie*.n° 633. Pages 537 à 550.

LEFEBVRE, Henri (1972) *Le droit à la ville (suivi de) Espace et politique*. Paris, Anthropos.

LEDROUT, Raymond (1979) *Sociologie urbaine*. Paris, Presses Universitaires de France.

LÉVY, Jacques (1994) *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.

MONDADA, Lorenza (2000) *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction dans le texte*. Paris, Anthropos.

MOSCOVICI, Serge (1961) *La psychanalyse, son image et son public : étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Paris, Presses universitaires de France.

MORIN, Richard & ROCHEFORT, Michel (1998) Quartier et lien social : des pratiques individuelles à l'action collective. *Lien social et Politiques-RIAC*, 39, Printemps 1998. Pages 103 à 114.

NOSCHIS, Kaj (1984) *La signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens.

PAULET, Jean-Pierre (2002) *Les représentations mentales en géographie*. Paris, Anthropos.

YOUNG, Michael and Willmott, Peter (1983) *Le Village dans la ville*. Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle.